51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 49 6 DÉCEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE

I. La Bible de Bonn : Job, les Lamentations, Baruch, l'épître aux Hébreux et l'Apocalypse, le Deutéronome.
II. Une thèse de maîtrise de Louvain : *L'Antéchrist* du R. P. Rigaux.
III. La Collection « Etudes Bibliques » du P. Lagrange. — Abel, *Géographie de la Palestine*. — Festugière, *L'idéal religieux des Grecs*. — Lagrange, *Histoire ancienne du Canon du N. T.* — Allo, réédition du commentaire sur l'*Apocalypse*. — Lavergne, éditions abrégées de l'*Apocalypse* et de *S. Luc*.
IV. Les « Opuscula biblica » du Collège Angélique.
V. La collection « Verbum salutis » : Boudou, *Les Actes des Apôtres*.
VI. Divers. — L. Soubigou, *Sous le charme de l'évangile de Luc*. — L. Cristiani, *La Vierge Marie et les Evangiles*. — Condamin, *Poèmes de la Bible*. — L. Mariès, *Les Psaumes de Diodore de Tarse*. — Jean, *La Bible et les récits babyloniens*. — *Tu es Petrus* et *Eucharistia*. — B. Botte, *Grammaire grecque du N. T.*
VII. Principaux articles de Revues et de Dictionnaires parus en 1933 sur les questions bibliques.

I. — La Bible de Bonn

A Bonn se publie depuis 1923 pour l'Anc. Testament, depuis 1931 pour le Nouveau, un commentaire catholique de la Bible. Les Drs Feldmann et et Herkenne en ont assuré la direction pour l'A. T. et le Dr Tillmann pour le Nouveau. Tous les trois sont professeurs de théologie à l'Université de Bonn. Leur Commentaire n'est pas écrit pour les spécialistes comme celui que publie, en France, chez Gabalda, le R. P. Lagrange ; il s'adresse surtout aux prêtres, aux laïcs instruits et aux étudiants en cours d'étude. En conclure pour ce motif qu'il n'est pas vraiment scientifique serait être injuste pour les auteurs et les éminents directeurs ; mais, évidemment, vu le volume restreint des commentaires et leur prix modique, on a dû se contenter d'une traduction de l'original basée sur un texte établi d'après les règles de la critique, et limiter l'introduction ou les notes explicatives à ce qui était strictement nécessaire pour faire connaître la position adoptée de nos jours par la science exégétique. Il va sans dire que les questions de pure controverse ont été complètement éliminées ; on s'est abstenu aussi de rendre compte dans le détail des travaux de critique textuelle ou littéraire qui avaient conduit à l'établissement du texte. On a peut-être un peu exagéré dans ce sens ; car il est bon que le lecteur puisse parfois juger par lui-même des raisons sur lesquelles reposent certaines particularités de la traduction.

Au moment où nous écrivons et, d'après le dernier prospectus de l'éditeur P. Hanstein, 17 commentaires sont parus sur des livres de l'A. T. et 9 sur ceux du Nouveau. Ajoutons-y une histoire du N. T. du professeur Sickenberger. Nous ne parlerons ici que des volumes que l'on nous a envoyés. Ce sont, par ordre de date :

Das Buch Job, de Szczygiel (1931) ;
Die Klagelieder, de Paffrath (1932) ;
Das Buch Baruch, de Kalt (1932) ;
Der Hebräerbrief, und die Geheime Offenbarung des heiligen Johannes, de Rohr (1932) ;
Das Buch Deuteronomium, de Junker (1933).

1. — Le commentaire sur Job est dû au R. P. Paul Szczygiel, M. S. C. C'est un in-8 de VII-258 p. (broché, 9 mk. 20). L'Introduction en 32 p. étudie le contenu et le but du livre, le problème discuté, l'historicité et l'époque des faits racontés, le nom et la patrie des personnages mis en scène, l'origine, l'unité, l'authenticité du livre, les discours d'Elihu, l'auteur du poème, l'époque et le lieu de sa composition, la canonicité du livre de Job et les témoins du texte. Ce texte est difficile, il a été parfois altéré et il est dans les LXX notablement plus court. Pour ces divers motifs, l'absence de discussions philologiques est ici particulièrement regrettable. On a essayé d'y remédier en partie en suggérant entre la traduction et le commentaire quelques corrections proposées au texte hébreu. Le commentaire lui-même est d'ailleurs fort soigné ; en peu de mots, il contient beaucoup d'explications et d'heureuses suggestions.

Le P. S veut maintenir à tout prix l'unité du livre, bien qu'une partie (prologue et épilogue) soient en prose ainsi que l'annonce de l'intervention d'Elihu ; pour cela il suppose que tout l'ouvrage, primitivement écrit en prose, fut ensuite en partie mis en vers par l'auteur. Nous doutons fort que pareille hypothèse soit retenue. A propos des discours d'Elihu, le P. S. mentionne les opinions émises par les critiques des diverses tendances et il conclut en faveur de l'authenticité ; seulement il concède que l'auteur du livre a pu les ajouter à une date postérieure, concession étonnante après les efforts déployés pour montrer le lien étroit qui unit ces discours avec le plan et le contexte de l'œuvre primitive.

Le P. S. daterait le livre de Job des années qui précédèrent l'exil de Babylone ; le but du livre aurait été selon lui de consoler les Juifs au temps de l'exil et pour les amener à mieux supporter leurs souffrances, de leur enseigner que Dieu pouvait infliger une souffrance à des innocents à titre d'épreuve. Ici encore l'hypothèse apparaît,

dans sa justification du moins, tout à fait invraisemblable. La chute de Jérusalem, l'exil furent toujours présentés aux Juifs comme un châtiment mérité par leurs infidélités envers Dieu. Prétendre le contraire, c'est aller contre l'enseignement prophétique basé sur les données mêmes de l'histoire. De nos jours, on semble de plus en plus enclin à dater la composition du livre de Job, non plus du règne de Salomon, ni même de l'âge d'or de la littérature biblique (VII^e s.), mais d'une époque postérieure à l'exil, et bien des indices : aucune allusion à l'exil, caractère de la langue, problème discuté inclinent vers cette solution. C'est celle qu'ont adoptée ces années dernières Bigot et Dhorme ; d'autres comme N. Peters, Holzhey, Holtzmann vont plus loin et descendent jusqu'à l'époque grecque, aux environs de l'an 300. Il semble sage de s'en tenir à la première moitié du V^e siècle. En tout cas, si l'on remontait au VII^e siècle, à la belle époque de la littérature hébraïque, il faudrait pour justifier cette date qu'adoptèrent les PP. Prat et Höpfl, recourir à un tout autre argument que celui mis en avant par le P. Szczygiel.

2. — Les fascicules 3 et 4 (ensemble XIII-87 p., 3 mk. 40) du tome VII donnent la traduction et le commentaire des *Lamentations* par le P. Tharcisius Paffrath, la traduction et le commentaire du *livre de Baruch* et de la *lettre de Jérémie* aux exilés (chap. VI de Baruch) par Edmond Kalt.

Alors que le rôle joué par Jérémie montre en lui un patriote avisé et un lutteur énergique, les *Lamentations* en ont fait un inconsolable pleureur, et le pire, c'est qu'elles pourraient fort bien n'être pas de lui. Aux yeux de nombre de critiques, elles semblent, en effet, composées de poèmes disparates. Le chap. V n'a pas la même forme poétique que les précédents ; le chap. III a une facture qui lui est propre ; les chap. II, III et IV intervertissent deux lettres de l'alphabet hébreu le *pé* et le *'aïn*, et il semble difficile d'expliquer une pareille coïncidence. Pour ces motifs et pour d'autres encore (particularités de la langue et du contenu, composition invraisemblable de poèmes acrostiches par un poète en proie à la plus vive douleur comme ç'eût été le cas de Jérémie après la ruine de Jérusalem en 586), beaucoup d'exégètes de nos jours n'attribuent plus les *Lamentations* au prophète si éprouvé dans son patriotisme, et ils en font l'œuvre d'auteurs multiples. Si leurs arguments ont pu ébranler certains catholiques, ils ont été sans influence sur le R. P. Paffrath, qui maintient ferme l'authenticité et discute l'une après l'autre les raisons qui lui sont opposées.

M. Edmond Kalt, de son côté, revendique en son entier le *livre de Baruch* comme étant l'œuvre du secrétaire de Jérémie. Je ne sais si nos lecteurs s'imaginent quel écart il y a sur ce point entre la thèse dite traditionnelle et la thèse critique. Alors que la première fait de Baruch une œuvre du VII^e-VI^e siècle, la thèse critique, exposée et brièvement réfutée par M. Kalt dans son introduction, place la rédaction de ce livre au I^er siècle de notre ère, après la destruction de Jérusalem et de son Temple, donc après 70. Certains, moins outranciers, se contentent toutefois de l'époque machabéenne ou de la fin de la période persane. Si Baruch fut composé, comme on le dit, après 70, comment expliquer que, rédigé à pareille date par un Juif de Palestine, il ait été reçu par l'Eglise dans son canon des Livres inspirés ? Il y a là un argument de fait qui montre à lui seul l'invraisemblance de la supposition imaginée par les critiques et fait crouler par la base toute leur argumentation pour une date postérieure à l'établissement du christianisme. L'Eglise avait lieu de se montrer d'autant plus circonspecte à l'égard de cet écrit que les Juifs avaient refusé de le laisser figurer dans leur catalogue des livres inspirés.

3. — En l'année 1932, ont paru groupés en un seul fascicule (de VIII-142 p., 4 mk. 60) les commentaires sur l'*épître aux Hébreux* et sur l'*Apocalypse*. Il s'agit en l'espèce, non d'une 1^re, mais d'une 4^e édition. L'auteur, le professeur Ignace Rohr, était à l'*Université de Strasbourg* quand il publia son travail en 1916 pour la première fois ; il est maintenant professeur à Tubingue. Cette 4^e édition est une véritable refonte et une excellente mise au point dans la plupart des cas. Le commentaire de l'épître aux Hébreux est passé de 44 à 60 p. ; celui de l'Apocalypse, de 61 p. à 82. Dans ce dernier commentaire un chapitre a été ajouté sur les Mandéens. Le retour de l'exégèse libérale à la thèse de l'unité littéraire de l'Apocalypse a été justement souligné. Mais pourquoi, en ce qui concerne l'auteur de l'épître aux Hébreux, n'avoir même pas fait allusion, dans un commentaire catholique, écrit pour des catholiques, à la décision de la Commission Biblique du 24 juin 1914 ? Le Prof. Rohr est d'avis qu'Apollos fut le rédacteur de la lettre (p. 10) ; il souligne l'Alexandrinisme de cette épître (p. 5, 6) ; mais il a bien soin de faire remarquer que le fond des idées appartient à Paul (p. 3 5) ; ses conclusions sont donc parfaitement en harmonie avec les directives romaines et l'on s'explique mal dans ces conditions ce silence sur une décision officielle.

4. — C'est au professeur Junker qu'a été réservée la tâche délicate de commenter le *Deutéronome* (X-144 p. ; 4 mk. 80). Il n'était évidemment pas possible, en une introduction de 21 p., d'aborder la discussion critique des problèmes soulevés par la composition et le contenu de ce livre. L'auteur s'est contenté d'indiquer nettement l'état de la critique biblique vis-à-vis du Deutéronome. A côté de l'authenticité mosaïque presque universellement admise autrefois, des tendances qui s'étaient clairement manifestées dès la fin du XIX^e s. rajeunirent considérablement cet écrit et firent de l'époque de sa découverte dans le Temple, sous le roi Josias, celle de sa composition elle-même. Inutile de dire que M. Junker ne se laisse pas entraîner à suivre cette hypothèse, qui séduisit parfois à certaines heures des exégètes catholiques. Le Deutéronome, selon lui, est bien de Moïse. Pour expliquer la manière dont sa composition est comprise de nos jours dans les deux camps, il a fait choix, dans chacun d'eux, des quelques auteurs dont l'opinion est particulièrement représentative : ici Hempel, Oestreicher, Löhr, Sternberg, etc. ; là de Hummelauer, Sanda, etc. ; et il a exposé succinctement leur opinion en en faisant ressortir les nuances particulières.

Tout un paragraphe a été consacré au caractère propre du Deutéronome et à l'étude de son style parénétique. On pourra regretter qu'en dehors du commentaire quelques pages n'aient pas été consacrées à une comparaison entre la législation de l'Exode et celle du Deutéronome et à une étude plus approfondie sur l'appellation « *prêtres-lévites* » et sur les fonctions respectives des uns et des autres d'après les préceptes divers édictés par Moïse.

II. — Une thèse de Louvain sur l'Antéchrist

Depuis quelques années les élèves de Louvain nous ont habitués à des thèses de maîtrise en théologie de toute première valeur ; celle du R. P. Béda Rigaux continue la série si brillamment reprise après guerre par MM. Goossens et Charue.

Le sujet choisi est bien de nature à piquer la curiosité ; *L'Antéchrist* ! [1]. Qui de nous ne voudrait être renseigné sur ce mystérieux personnage dont on entrevoit dans un lointain brumeux l'action si formidablement nuisible ? Mais bien déçu, du moins au premier abord, seront ceux qui croiront ne trouver dans ce livre qu'une étude sur « *l'homme de péché* » ou sur l'Antéchrist dont ont parlé et S. Paul et S. Jean. Le P. Rigaux nous parle de lui, et longuement (p. 250-398), mais il ne parle pas que de lui, comme le laisse entendre clairement le sous-titre de sa thèse : « l'opposition au royaume messianique dans l'Ancien et le Nouveau Testament. »

Laissons-le, d'ailleurs, nous indiquer lui-même son point de vue et son but :

« Notre étude, dit-il, a pour objet les traditions bibliques sur l'Antéchrist et sur l'opposition au royaume messianique. Le terme Antéchrist a reçu deux significations. La plus courante l'entend d'un individu qui, à la fin des temps, combattra la religion de Jésus-Christ. L'autre, d'une collectivité, puissance politique et religieuse exerçant son action persécutrice et séductrice à travers toute l'ère chrétienne. Nous maintenons le premier sens, mais nous ne songeons pas pour autant à restreindre nos recherches aux seules traditions qui le concernent. Les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ne dissocient pas l'opposition collective et l'Antéchrist individuel. Bien plus, ils superposent aux ennemis humains des adversaires purement spirituels. Isoler le grand adversaire du Christ, c'est le défigurer en le détachant des causes qui le font agir ou des forces qu'il commande. Il faut donc adopter le point de vue des sources elles-mêmes et étudier de front, dans les Saints Livres, l'histoire des idées sur l'opposition humaine, individuelle et collective et sur l'opposition démoniaque au royaume messianique. »

Le sujet envisagé s'avère donc comme beaucoup plus vaste que le titre « L'Antéchrist » aurait donné à le croire au premier abord. Pour le traiter, il va falloir rechercher, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, quelle opposition Dieu, le Messie, et les fidèles doivent rencontrer dans l'établissement partiel d'abord, puis définitif et plénier, du royaume messianique (p. x). Et, en suivant le P. Rigaux, on aura de l'Antéchrist et de son rôle une conception beaucoup plus exacte. Trop nombreux sont ceux qui font de lui un personnage purement eschatologique ; c'est là une erreur ! L'Antéchrist n'exercera pas seulement sa malfaisance durant les derniers jours du monde ; d'après les auteurs sacrés, il doit l'exercer aussi « *dans les derniers temps,* » et l'on sait que cette expression vise, dans les écrits de l'A. T., l'époque qui mettra fin à l'économie ancienne par l'établissement du règne de Dieu, et dans les écrits du N. T. le temps qui doit s'écouler entre la première venue de Jésus en ce monde et son retour à la fin des temps.

Pour concevoir et remplir un programme aussi vaste, il a fallu à l'auteur des guides experts, et Dieu sait s'il en a eu en la personne de MM. Tobac et Coppens ; il lui a fallu aussi un travail acharné au service d'un sens critique avisé et d'un jugement pondéré. Pour s'orienter lui-même dans un tel sujet et permettre à son lecteur de le suivre avec profit, le P. Rigaux, à l'instar de MM. Charue et Goossens, a terminé chacune de ses sections analytiques par une courte synthèse, mettant en relief les résultats acquis.

Un chapitre préliminaire passe en revue les croyances eschatologiques d'Israël d'après les principales hypothèses émises en ces dernières années. Il en démontre, en quelques mots, la fragilité ou l'arbitraire et, puisqu'il est de plus en plus reconnu que l'eschatologie juive est un produit de la vieille religion nationale, l'auteur s'attache à analyser le mieux possible le fait israélite en lui-même.

Il commence tout naturellement par l'A. T. et remonte jusqu'aux origines. Les grandes étapes de l'antimessianisme sont successivement passées en revue au cours de sept chapitres : dans le Protévangile, dans « les premières visions d'avenir » rapportées par le Pentateuque, dans les livres historiques et les Psaumes, puis chez les Prophètes avant et pendant l'exil, lors de la restauration sous les Perses, à l'époque de la persécution d'Antiochus Epiphane, enfin dans les apocryphes juifs des temps machabéens et néo-testamentaires. Durant cette longue période l'opposition est souvent d'ordre politique, et bien rarement sans un caractère antireligieux et immoral ; mais elle est plutôt collective qu'individuelle. Le démon jouant le rôle d'Antéchrist se découvre dès le Protévangile, mais ne réapparaît plus qu'avec les apocryphes juifs et les livres du N. T., et le persécuteur religieux, après être apparu sous le type du Pharaon, se montre à nouveau en la personne d'Antiochus Epiphane derrière lequel, selon le P. Rigaux, le prophète Daniel entrevoyait peut-être l'Antéchrist de la fin des temps (p. 173). Au Ier siècle avant J.-C., s'ajoute aux figures antérieures de chefs impies, celle de Pompée qui, en 64, viola le Temple comme Antiochus Epiphane avait fait un siècle auparavant.

Trois chapitres seulement sont consacrés à l'Antéchrist et à l'opposition au royaume messianique dans le N. T. ; mais ces trois chapitres sont étendus, et ils ne sont pas inférieurs en importance et en intérêt à ceux relatifs à l'A. T. L'oppo-

[1] ***L'Antéchrist et l'opposition au Royaume messianique dans l'Ancien et le Nouveau Testament,*** **par le P. Béda Rigaux, O. F. M. — Un vol. in-8 de XVI 425 p. — Paris, Gabalda, 1932.**

sition antimessianique est étudiée dans les Synoptiques, dans S. Paul et dans S. Jean.

Avec les Synoptiques, l'opposition a perdu tout caractère politique et national ; elle est religieuse et morale, comme le royaume même qu'elle veut empêcher de croître et, si possible, anéantir. Les ennemis, ce sont ceux qui, par mauvaise volonté, ferment les yeux à la lumière et enfoncent leur cœur dans la perversité. Mais, à côté de cette hostilité humaine et au-dessus d'elle, pour l'activer et la manœuvrer, il y a l'hostilité infernale, celle de Satan et des démons. Cette hostilité des hommes et des démons se poursuivra jusqu'à la fin des siècles et elle s'exercera tantôt par la persécution violente et tantôt par la séduction intellectuelle. A la fin du monde et durant toute la période eschatologique, elle aura un regain de violence. Cependant la consommation du siècle ne viendra pas sans qu'on ait assisté à *l'abomination de la désolation* « dont la première phase a été la ruine de Jérusalem par les Romains, et dont le sens plénier n'apparaîtra qu'au jour de l'accomplissement de toutes choses » (p. 249).

S. Paul a désigné l'Antéchrist sous le nom d' « *homme du péché* » (II Thess., II, 1 12). C'est pour lui la contrefaçon du Christ : un orgueilleux, un impie, un séducteur qui aura, lui aussi, sa parousie annoncée par des signes mensongers et voudra se substituer à Dieu et se faire adorer en le remplaçant dans son sanctuaire. Dès maintenant « *le mystère d'iniquité* » opère secrètement dans le monde; seulement, à la fin des temps cette action diabolique se concrétisera dans un individu qui sera l'*Anti Christ* dans toute la force du terme. Pour le moment, il ne peut pas paraître, il en est empêché, mais par qui ? En 51, l'Apôtre disait aux Thessaloniciens (II, 6) : « *Et maintenant vous savez ce qui le retient pour qu'il se manifeste en son temps.* » Comme il est regrettable que les fidèles de Thessalonique l'aient su et, par le fait même, aient dispensé S. Paul de le leur dire par écrit, car, depuis toujours, exégètes et commentateurs discutent pour savoir quel est ce « *Retenant.* » Est-ce un objet, une collectivité ou un individu ? Le P. Rigaux passe en revue les diverses solutions proposées, sans s'arrêter à aucune, sans non plus suggérer la sienne, sinon peut-être qu'il semble porté à croire avec Dibelius que ni Paul, ni les Thessaloniciens ne connaissaient vraiment la nature de ce *Retenant.* « Cette solution, que l'on nommerait volontiers minimaliste, du difficile problème du κατέχον et du κατέχων n'est-elle pas la seule à ne pas avancer plus qu'elle ne peut prouver ? » (p. 308).

C'est S. Jean dans ses deux premières épîtres et là seulement (I Jo., II, 18, 22; IV, 3; II Jo., 7), qui appelle l'Antéchrist de son vrai nom. L'enseignement qu'il nous donne sur lui est plus complet que celui de S. Paul, mais il est aussi plus complexe. L'Apocalypse montre les deux cités, celle de Dieu et celle de Satan, aux prises dans une lutte sans merci. C'est dans le ciel même que le grand adversaire de Dieu et de son Christ a commencé le combat. Michel l'a terrassé et précipité sur la terre, où il ne cessa et ne cesse de s'opposer de toute manière au plan de Dieu et au règne du Christ. Il n'est pas toutefois complètement libre. Enchaîné dans l'abîme, il doit se contenter, pour le moment, de luttes individuelles, de victoires partielles ou locales. C'est l'iniquité agissant dans le mystère dont parlait S. Paul. — Il n'en sera pas de même à la fin du monde. Le Dragon sera alors relâché durant un certain temps et il aura plus de puissance. Toutefois, sa victoire sera éphémère. Pendant ses luttes, l'Antéchrist est et sera aidé par les démons ; mais aussi par des auxiliaires humains que symbolisent deux bêtes mystérieuses montant l'une de la mer et l'autre de la terre. Ce sont les puissances politiques bolchévistes et communistes de toutes nuances, les séducteurs intellectuels : apostats, rationalistes, se croyant de bonne foi peut-être, penseurs libres acharnés à discréditer Dieu et le Christ et à détruire ou tout au moins à discréditer son message. Comment n'être pas tenté, dans les circonstances présentes, de concrétiser ces forces du mal, affichées ou occultes, qui, tant que durera le monde présent, travailleront contre Dieu avec un acharnement qui redoublera encore à la fin des temps ? Mais le Christ triomphera ; l'Antéchrist, ses démons et ses suppôts de toutes les catégories seront pour toujours enfermés dans la géhenne de feu.

L'Antéchrist n'apparaît pas dans le IVe Evangile, ni non plus l'opposition à la seconde venue du Christ. Après s'être montré dans S. Paul sous les traits de « *l homme du péché* » et dans l'Apocalypse sous ceux de « *la Bête qui monte de la mer,* » on le retrouve dans les épîtres de S. Jean, où il désigne l'adversaire de la fin des temps et, trois fois, des faux prophètes de la fin du Ier siècle qui déjà faisaient l'œuvre de l'Antéchrist.

III. — La collection « Etudes bibliques » du P. Lagrange

Cette collection, éditée chez Gabalda, s'est accrue de nouveaux ouvrages, dont quelques-uns sont de toute première importance.

1. — Le R. P. Abel, O. P., vient de mériter, à un titre nouveau, la gratitude des historiens et des exégètes. Il s'était déjà signalé à eux par ses nombreux articles de la *Revue Biblique,* et par la part importante qu'il avait prise, avec son éminent collègue le P. Vincent, à la rédaction de *Jérusalem Nouvelle.* Il avait publié une *Grammaire du grec biblique,* si précieuse en un temps où la philologie et la morphologie ont beaucoup progressé ; et voici que maintenant il se place, et d'emblée, au premier rang des maîtres de la Géographie palestinienne. Convient il, d'ailleurs, de dire « *maintenant* » ? Tout professeur averti avait remarqué ses articles sur la *Topographie des campagnes Machabéennes* [1], le récit de sa *Croisière autour de la Mer Morte* et dans la *Syrie-Palestine* des « Guides bleus [2] » la rédaction par lui de l'aperçu général et des pages consacrées à la Palestine. Il connaissait si bien le pays qu'une Géographie rédigée par lui était désirée et impatiemment attendue. Ces vœux sont aujourd'hui en partie comblés. Nous avons le

[1] *Rev. biblique,* 1923, p. 495-521 ; — 1924, p. 201-217, 371-387 ; — 1925, p. 194-216 ; — 1926, p. 206-222 et 510-533.

[2] Paris, Hachette.

premier volume : *Géographie physique et historique de la Palestine* [1] ; le second, la *Géographie politique, les villes,* est annoncé pour 1935.

Quoi qu'en dise modestement l'auteur, l'ouvrage n'est pas un manuel ; c'est un traité dans toute la force du terme. Dans son introduction, p. V-XXII, le P. Abel énumère les sources auxquelles il sera redevable pour ses deux volumes : documents égyptiens et assyriens, textes de l' A. T. et de Josèphe, commentaires talmudiques, historiens et géographes grecs, latins et byzantins, voire médiévaux, itinéraires de Terre Sainte et, naturellement, travaux cartographiques de ses devanciers. Ce qu'il ne dit pas, et ce que nous devons ajouter, c'est combien sa connaissance admirable des moindres sites palestiniens lui permettait, à lui mieux qu'à tout autre, d'interpréter ces sources pour en extraire les moindres indications qu'elles étaient susceptibles de fournir.

Le présent volume se divise en deux parties : géographie *physique* et géographie *historique*.

La première comprend neuf chapitres. Après une étude du cadre, où l'auteur ne s'est pas interdit quelques incursions dans les domaines limitrophes pour mieux situer la Palestine ellemême, on trouve une description du relief syro-palestinien et de la formation géologique du pays à travers les âges ; puis, c'est un aperçu sur les montagnes, les vallées et les plateaux, les sources et les puits, les cours d'eau et les lacs, la flore et la faune.

Dans la seconde partie, le P. Abel étudie les pays voisins ; au nord : Amourrou, Hattou, Aram, Phénicie, Chypre ; au sud : Philistie, Amaleq ; à l'est : Hauran, Basan, Galaad, Ammon, Moab ; au sud-est : Edom, Madian, Arabie, Ismaël, et toujours du point de vue de l'histoire, la Palestine ellemême : ses limites et ses noms, ses montagnes, ses vallées, ses plaines et ses déserts et jusqu'à ses grottes, ses sources, ses puits, ses fleuves et ses lacs. C'est dire bien faiblement par cette sèche énumération quelle richesse d'informations contiennent ces 270 pages (235-505) que le tome II sur les villes viendra encore compléter. Désormais, ce traité de géographie sera l'indispensable compagnon de tout commentateur, de tout historien qui voudra expliquer, ou simplement mieux comprendre l'Ancien ou le Nouveau Testament.

2. — Le R. P. Lagrange a publié en 1931 un ouvrage précieux de synthèse sur *Le Judaïsme avant J.-C.* (voir *Ami* 1933, p. 564). Il a mis ainsi en relief les difficultés que Jésus pouvait rencontrer au milieu de ses contemporains en se présentant à eux comme un Messie spirituel fondateur d'un royaume religieux, et du coup se comprend mieux ce fait extraordinaire de l'histoire des Religions : que les Juifs aient tourné le dos au vrai Messie quand il se présenta à eux, alors que leurs ancêtres avaient depuis des siècles soupiré si ardemment après sa venue. Mais comment se fait-il que les Gentils aient reconnu comme Sauveur ce Messie que les Juifs rejetaient, alors que la culture grecque avait été, au temps des Séleucides, surtout à l'époque du persécuteur Antiochus Epiphane, le principal ennemi du culte du vrai Dieu ? C'est là un problème non moins difficile et non moins délicat à résoudre que celui de l'incrédulité juive.

Ces dernières années, on a essayé de faire triompher une solution assez simpliste : le christianisme serait né de l'hellénisme sous l'action d'une gnose gréco-orientale, pénétrant parmi les premiers disciples par les épîtres de S. Paul et le IVe Evangile, pour faire prévaloir au milieu d'eux les notions de sacrement et de vie mystique qui auraient été inconnues du Judaïsme ancien et de Jésus son Messie.

Il est assez malaisé, en vue de réfuter une pareille théorie, d'apprécier l'influence d'un apport oriental assez inconsistant, puisqu'il faut, pour en déterminer la nature et en soupçonner l'importance, recourir à des écrits plus ou moins postérieurs au christianisme et de date discutable. La reconstitution d'une gnose par conjecture est aléatoire et confuse. L'hellénisme, au contraire, est une quantité tangible et on ne saurait nier son influence sur le développement de la théologie, même chez S. Thomas. Dans ces conditions, il était donc bon, après avoir montré comment le judaïsme détourna les Juifs de Jésus, d'examiner si l'hellénisme était de nature à conduire à lui les Gentils.

Pour traiter ce sujet, la collection des « Etudes Bibliques » eut la bonne fortune de trouver un maître averti dans le P. Festugière, ancien élève de l'Ecole normale supérieure et des Ecoles de Rome et d'Athènes, agrégé de l'Université [1].

L'hellénisme est un sujet très vaste ; inutile de dire que l'auteur l'a circonscrit et adapté au but qu'il voulait atteindre. Il s'est demandé dans quelle mesure le sentiment religieux chez les Grecs, et en particulier le besoin qu'ils éprouvaient d'une délivrance, les préparait à l'Evangile, en un mot, quel était leur idéal religieux et moral, quelles étaient ses qualités ou ses lacunes. La conclusion de son enquête met en relief les déficiences de l'hellénisme. L'âme grecque éprouvait le besoin de la lumière et de la force qu'elle devait trouver dans l'Evangile ; elle aspirait sincèrement au salut ; malheureusement, en dépit de ses aspirations et de ses intuitions, elle était retenue sur une fausse voie par des erreurs graves, parfois même par des aberrations déconcertantes.

L'œuvre du R. P. a donc un caractère nettement apologétique, et il l'a tentée surtout pour servir de guide dans un problème fort complexe aux étudiants des séminaires et des couvents.

Dans l'Introduction, il donne une esquisse de ce que pouvait être l'idéal traditionnel d'un grec bien élevé, et, de suite, on voit ce qui lui manquait pour aboutir à cette union intime avec Dieu après laquelle soupire toute âme religieuse. Les chapitres suivants montrent comment les philosophes : Platon, Aristote, Epicure, puis les Stoïciens et les Néo-pythagoriciens se sont efforcés de satisfaire à ce besoin des âmes. Ils ont échoué, et le *De Natura Deorum* de Cicéron constate et souligne cet échec en montrant ce qu'un homme cultivé pensait relativement aux dieux et aux ques-

[1] Un vol. in-8 raisin de XXV-515 p. des *Etudes Bibliques*, orné de 16 figures dans le texte, 17 planches hors texte et 12 cartes, 100 fr. Paris, Gabalda.

[1] *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, par A.-J. Festugière, O. P. Préface par le P. M.-J. Lagrange. — Un vol. in-8 de 340 p., 60 f. — Paris, Gabalda. 1932.

tions angoissantes du mal physique, du mal moral, de la souffrance, un peu avant la naissance de Jésus-Christ (p. 87-99). Cinq siècles de réflexion n'ont donc abouti en dernière analyse qu'à une défaite singulièrement douloureuse pour les âmes un peu profondes. Et c'est alors que l'âme désemparée, déçue par la philosophie, eut recours aux mystères.

L'auteur les étudie en deux chapitres : les mystères cultuels et littéraires, mystère et mysticisme. C'est là un sujet difficile, mais qui répond trop aux préoccupations du moment pour ne pas retenir comme il convient toute l'attention des étudiants. Il faut d'abord définir ce qui mérite proprement le nom de mystères, puis essayer d'indiquer ou laisser soupçonner comment ces cultes pouvaient satisfaire aux besoins mystiques d'union à Dieu. Certes, ce ne sont ni les livres, ou les articles, ni les recueils de textes ou les lexiques qui manquent sur ce sujet : il y a surabondance. A côté d'ouvrages de valeur, et il y en a bien peu ! d'autres sont de qualité médiocre ou nulle. En ce domaine, il faut à l'heure actuelle ne s'aventurer qu'avec prudence et circonspection : les vocables sont mal définis ; le sens des formules est incertain ; l'action symbolique est à peine éclaircie et il n'est pas possible d'élaborer maintenant, avec ce que nous savons de sûr, une philosophie des mystères. Toutefois, on en sait peut-être assez pour distinguer avec quelque certitude et le but que visait l'initié, et le valeur religieuse des moyens qu'il employait. Ce but était-il d'abord, et par essence, l'union au dieu ? Ces moyens conduisaient-ils, avant tout, à une vie plus proche du divin ? Telles sont les deux questions que se pose le P. Festugière.

Dans un autre chapitre (p. 142-160), il s'efforce de tirer des épitaphes les éléments de la foi populaire touchant l'immortalité. Un chrétien qui vit de sa foi sait qu'il retrouvera le Christ. Quelle pouvait bien être l'espérance d'un païen ? Qu'il soit philosophe, initié aux mystères ou simple croyant, quand on dit après sa mort qu' « il est avec les dieux, » que veut-on dire par là ? S'agit-il pour lui d'aimer le dieu ou seulement d'habiter dans les régions fortunées où demeurent les êtres divins ?

Un dernier chapitre étudie l'idée de délivrance à travers la littérature grecque et sert de conclusion à l'ouvrage... Que de fois la misère humaine s'y trouve décrite en accents poignants ! Que d'appels à la délivrance ! La misère ne put être réparée et cette délivrance accordée que le jour où un Dieu, vivant parmi nous, nous expliqua l'origine de nos misères, nous révéla en Dieu notre Père et, en versant son sang pour notre rachat, nous rendit possible l'union divine la plus intime.

Et c'est en 328 pages seulement que le P. Festugière a traité un pareil sujet, d'une façon simple, dans un style clair. Les étudiants ne seront pas les seuls à le lire. Les « habiles » que l'auteur n'a point visés auront profit à utiliser les notes bourrées de références, de citations, de précisions philologiques, historiques ou doctrinales qui justifient à tout instant l'argumentation, comme aussi à étudier les *excursus* qui occupent à eux seuls la moitié du volume (p. 170-328). Les sujets abordés dans ces *excursus* sont variés, mais tous importants. Qu'on en juge : les origines de l'idée de Dieu chez Platon, la division corps-âme-esprit de I Thess., v, 23 et la philosophie grecque, Aristote dans la littérature grecque chrétienne jusqu'à Théodoret, S. Paul et Marc Aurèle, la valeur religieuse des papyrus magiques.

Il est bien évident que l'ancien élève de l'Ecole d'Athènes évolue là sur un terrain qu'il connaît parfaitement. Il domine son sujet et nous livre les conclusions de ses patientes études. Et l'on s'aperçoit que, tout en pénétrant la pensée grecque et en la jugeant comme le doit faire quelqu'un qui a été formé sous « le portique de Salomon, » il ne cesse jamais d'en apprécier les finesses, d'en aimer les élans et la beauté.

C'est ce qui permet d'espérer que, dans un ouvrage ultérieur, le P. Festugière, selon le vœu que lui exprime le P. Lagrange (p. 11), pourra nous montrer comment la pensée grecque fut amenée à répudier ses erreurs et à embrasser la vérité pour mettre ses admirables ressources de langue et de raisonnement au service de la foi prêchée par Jésus.

3. — Le R. P. Lagrange, dont l'activité littéraire et scientifique se poursuit d'une façon vraiment remarquable, a le dessein de doter sa collection d' « *Etudes Bibliques* » d'une Introduction au N. T. Il vient d'en publier la 1re partie, consacrée à l'histoire ancienne du canon du N. T. [1]

Selon Harnack, les livres du N. T. auraient eu bien de la peine à acquérir cette autorité et cette vénération dont jouissaient les livres de l'A. T. ; ils étaient fort nombreux à l'origine et il fallut l'exemple de Marcion pour amener l'Eglise, entre 170 et 200, à faire un choix parmi eux. Du coup, les productions du christianisme primitif reconnues comme œuvre de l'Esprit, se trouvant rehaussées par l'autorité de l'Eglise, purent s'égaler aux livres que la tradition juive palestinienne et alexandrine avait transmis à l'Eglise naissante. Cette conception des origines du canon du N. T. fort répandue en Allemagne a pénétré aussi chez nous. On la retrouve sous la plume de Paul Monceaux (*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, p. 102) et de M. A. Puech (*Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. I, p. 490). Une telle conception implique évidemment une erreur dogmatique. L'Eglise n'a pas créé le N. T. en le haussant à la dignité d'Ecriture ; elle a reçu les livres du N. T., comme elle avait reçu ceux de l'A. T., revêtus d'une autorité propre et comme un dépôt qui lui était confié. L'enseignement du Concile du Vatican est sur ce point des plus explicites : « *Eos* (V. et N. T. libros) *vero Ecclesia pro sacris et canonicis habet... propterea, quod Spiritu Sancto inspirante conscripti Deum habent auctorem, atque* UT TALES *ipsi Ecclesiæ traditi sunt.* »

Mais cette conception de l'origine du Canon du N. T. repose aussi sur une erreur historique, et c'est à bien prouver ce fait, à bien établir que la définition dogmatique conciliaire est la conclusion légitime imposée par l'histoire (p. 5), que le P. Lagrange a consacré son volume. C'est dire

[1] *Histoire ancienne du canon du Nouveau Testament*, par le P. M.-J. LAGRANGE, O.-P. — Un vol. in-8 de VII-188 p., 30 f. — Paris, Gabalda, 1933.

assez tout l'intérêt apologétique que présente cette histoire, *vraiment nouvelle*, du canon du N. T.

Evidemment, ce n'est pas du premier coup que l'on a abouti à un catalogue absolument définitif. Il y eut, ici ou là, pour certains livres et dans diverses contrées, des hésitations et des fluctuations d'une durée plus ou moins longue, et l'énumération de ces doutes fait le désespoir des étudiants. Avouons même que trop souvent les Manuels se perdent sur ce chapitre en de nombreux ou minutieux détails plutôt que de dégager les grandes lignes à travers des discussions multiples. Ils feront bien, à l'avenir, de s'inspirer davantage du plan et de la méthode du P. Lagrange.

Après avoir posé nettement, face à face, la façon dont les protestants envisagent le problème et la manière dont le résout la critique catholique, le R. P. divise son étude en cinq parties : 1° le principe du Canon (45 ap. J.-C.-150 environ); — 2° les crises marcionite et montaniste (150-210 environ); — 3° la tradition ecclésiastique et les doutes critiques avec lesquels elle est aux prises (210-350 environ) ; — 4° la première fixation du Canon du N. T. (environ 350-405) ; — 5° enfin, les derniers flottements.

La première partie (p. 8-43) est de beaucoup la plus suggestive. On a discuté ces années dernières sur les critères de l'inspiration et il semble bien que l'on soit tombé d'accord pour déclarer qu'un livre n'était pas inspiré par ce seul fait qu'il émanait d'un apôtre (cf. Pesch, Bea, Perennès). Le seul et vrai critère de l'inspiration, c'est le témoignage de Dieu se manifestant à l'Eglise par la voie de la tradition orale ou par les écrits des apôtres. Mais peut-être eût-il été bon, après avoir rejeté le critère de l'apostolat, de se demander si les faits n'établissaient pas une certaine relation entre l'acceptation des livres du N. T. et leur attribution à des Apôtres ou à des disciples d'Apôtres? C'est dans cette voie que le P. Lagrange a orienté ses recherches. Si, dès l'origine, les écrits des Apôtres et de ceux qui leur étaient étroitement associés ont été acceptés, comme règle de foi, à l'égal de la Loi et des Prophètes qui avaient annoncé Jésus, c'est parce que les Apôtres, continuateurs de Jésus, tenaient de lui leur mission et leur pouvoir doctrinal ; leurs livres apparaissaient donc comme revêtus de l'autorité divine. C'est pour ce motif qu'ils s'imposèrent à l'Eglise. Une révélation, sous forme peut-être d'illumination particulière, en fit connaître le caractère sacré sans qu'il soit nécessaire que cette révélation ait eu lieu pour chacun des 27 livres qui composent le N. T. Le R. P. se demande si, dans ce cas spécial, la révélation faite par Dieu n'aurait pas été proposée par voie de canonicité (p. 173). Bref, on constate, dès les premiers siècles, la soumission de l'Eglise à ceux que Jésus-Christ a choisis pour être les ministres de sa parole, se traduisant de fait, dans l'ordre littéraire, pour les Apôtres qui avaient écrit, par l'acceptation comme régulateur de tout livre doctrinal rédigé par eux. C'est donc de l'origine apostolique des écrits du N. T. qu'il faut partir pour remonter à la canonicité et finalement à l'inspiration, seule raison d'être de la canonicité. Aussi bien le développement des définitions a suivi cette marche que l'histoire impose. La définition de l'inspiration est apparue la dernière au Concile du Vatican ; la canonicité, au contraire, plus aisée à discerner, est apparue la première. « Un apôtre avait-il le charisme de l'inspiration en écrivant, on s'en doutait, même on le savait, puisque l'Esprit-Saint avait été donné aux Apôtres pour gouverner l'Eglise ; mais si ce charisme a quelque chose de mystérieux, l'autorité des Apôtres était évidente pour tout le monde » (p. 174).

Et, historiquement, c'est bien le principe de l'origine apostolique qui l'a emporté. Tous les livres qui portaient *authentiquement* le nom d'un apôtre ont définitivement triomphé ; l'Apocalypse ne triompha que parce que la tradition était pour son origine apostolique, et il en fut de même de l'épître aux Hébreux.

4. — En 1921, le R. P. Allo, professeur à l'Université de Fribourg, avait publié un commentaire sur l'Apocalypse que l'on pouvait croire presque définitif. C'était un volume massif, d'un prix élevé (100 f.), et voici qu'en 1933 paraît une *troisième* édition [1]. Ce fait signale, mieux que ne pourrait le faire aucune formule, la valeur indiscutable de l'œuvre.

Cette 3e édition a été augmentée d'une cinquantaine de pages et a été revue. C'est que depuis 1921 les travaux sur l'Apocalypse se sont multipliés. Outre d'importantes études de critique textuelle, d'autres commentaires ont été publiés par Charles, Loisy, Lohmeyer. De l'ensemble de ces travaux nouvellement parus se dégagent trois conclusions vraiment satisfaisantes : d'abord, l'unité substantielle de la prophétie johannique est très généralement admise ; ensuite, le nombre croît, en dehors des catholiques, de ceux qui considèrent IVe Evangile et Apocalypse comme étant l'œuvre d'un seul et même auteur ; enfin, la date traditionnelle (fin du règne de Domitien) finit par s'imposer.

Dans cette réédition, le P. Allo s'est soucié de tenir compte, dans une certaine mesure, des critiques dont son travail avait été l'objet, et aussi, des hypothèses nouvelles récemment émises. S'il n'a rien changé au fond, ni à la marche générale, on voit néanmoins par divers détails que son commentaire a été tenu constamment à jour. Trois *excursus* relatifs à de nouveaux problèmes ont été ajoutés : (p. 16-25) le Fils de l'homme et l' « iranisme » dans l'Apocalypse ; (p. 62-65) les « Martyrs » dans l'Apocalypse ; (p. 90-92) l'apocalypse synoptique et l'apocalypse de S. Jean. Signalons encore parmi les additions, dans l'Introduction, une note sur le nombre 7 dans Philon (p. XLII) et (p. XCIII-XCVI) quelques pages pour exposer et critiquer l'hypothèse de Charles selon laquelle l'Apocalypse aurait été rédigée en vers et en strophes.

De ce gros commentaire bien savant pour la généralité des lecteurs, et trop cher pour la plupart des bourses, le P. Lavergne a fait un excellent résumé [2].

[1] *L'Apocalypse*, par le P. E.-B. ALLO, O. P. — 3e édit. augmentée. — Un vol. in-8 de CCXCIV-398 p., 100 f. — Paris, Gabalda, 1933.

[2] *L'Apocalypse*. Edition abrégée par le P. LAVERGNE, O. P. Préface par le P. Allo, O. P. — Un vol. in-12 de 162 p., 10 f. — Paris, Gabalda, 1930.

L'accueil qu'il a reçu du public montre qu'il répondait à un véritable besoin.

Le même auteur a rendu le même service pour le commentaire de S. Luc du P. Lagrange[1]. La traduction du texte sacré est absolument la même ; et on y retrouve l'essentiel quant à la doctrine, parfois les expressions mêmes dont se servit le R. P. dans son grand commentaire. Une courte introduction, en termes clairs et précis, donne les notions essentielles sur l'auteur, la date, le plan et l'esprit, les sources et le caractère historique du troisième évangile.

IV. — Les « Opuscula biblica » du Collège Angélique

Le Collège Angélique continue sa publication d'*Opuscula biblica*. Ils sont dus, pour la plupart, au R. P. Vosté ; nous voyons annoncée pourtant une *Historia Canonis utriusque Testamenti,* qui sera du P. Zarb. Nous avons déjà parlé de la plupart de ces études ; toutes se recommandent par la clarté de l'exposition, le souci d'une interprétation littérale des textes, la solidité de l'argumentation basée sur eux, l'effort pour relier l'exégèse de nos jours à celle des Pères et des commentateurs les plus autorisés. Il n'est donc pas étonnant que ces opuscules aient connu un véritable succès. Plusieurs d'entre eux ont atteint en peu de temps leur 2e édition. C'est le cas, en particulier, du volume : *De divina inspiratione et veritate Sacræ Scripturæ,* et du commentaire sur l'épître aux Ephésiens[2]. Inutile de dire que ces rééditions ne sont pas de simples réimpressions. Le chapitre VI sur l'inerrance biblique a été remanié pour suivre de plus près, et en quelque sorte pas à pas, les controverses récentes ou les décisions de la Commission biblique. De ce chef, ces décisions se trouvent clairement exposées et commentées par un maître particulièrement qualifié, puisqu'il est consulteur de ladite Commission. A la fin du volume on a groupé, dans l'intérêt des étudiants, d'après le no qu'elles ont dans l'*Enchiridion biblicum,* une série de décisions conciliaires, des extraits de lettres encycliques et des décrets de la C. B. (p. 163-194).

Le Commentaire de l'épître aux Ephésiens s'est accru d'une centaine de pages. Signalons, parmi les principales additions, un appendice sur la doctrine du Christ tête de l'Eglise d'après S. Thomas (p. 289-304), et le développement de l'étude sur le texte latin de la Vulgate dans l'épître aux Ephésiens (p. 305-336). Ce texte est toujours attribué à S. Jérôme, de même que le P. Vosté continue à considérer l'épître aux Ephésiens comme étant la lettre aux Laodicéens à laquelle S. Paul fait allusion dans Col. IV, 16.

Mais deux opuscules nouveaux nous sont parvenus : l'un, de quelques pages, sur les sectes juives à l'époque du Christ ; l'autre, sur les Paraboles, mérite vraiment mieux que le titre trop modeste d'opuscule[1].

Sur les sectes juives, leur nom, leur doctrine, leurs manifestations dans l'Evangile et aux origines de l'Eglise l'auteur dit en peu de mots ce que des étudiants doivent savoir. Il dépasse même le cadre évangélique quand il parle des Prosélytes et surtout des Zélotes.

Dans son Introduction sur les Paraboles le P. Vosté reprend et développe une étude qu'il avait antérieurement publiée sur la nature et l'interprétation des Paraboles. En ce qui concerne leur but, il laisse aux PP. Fonck et Knabenbauer la thèse désespérante et invraisemblable de la justice vindicative, comme s'il était possible d'attribuer à N.-S. l'intention formelle d'endurcir les Juifs pour les empêcher de saisir la vérité qui les aurait sauvés. Il se prononce nettement pour la thèse de la miséricorde : « *Parabolis utendo Dominus ad mentem auditorum sese accommodavit, intendens eos quam aptius inducere in veram cognitionem Regni Dei* » (p. 147). Et il justifie la justesse de sa position en faisant ressortir la nature même de la parabole, le caractère du Christ, les dispositions des auditeurs, et en discutant le célèbre passage des évangiles synoptiques (Mt. XIII, 10-17 ; Mc. IV, 10-12 ; Lc. VIII, 9-10) sur le but des paraboles.

Mais cette fois le P. Vosté ne se contente pas d'une copieuse introduction (p. 15-163) ; il entreprend l'étude même du texte des paraboles.

Dans l'impossibilité où l'on se trouve de pouvoir assigner à chaque parabole sa place chronologique certaine au cours du ministère public, le R. P. les dispose pour les commenter suivant l'ordre logique et il les répartit en trois groupes : — *a)* paraboles dogmatiques sur le royaume de Dieu, ses membres, sa réalisation dans l'autre vie ; — *b)* paraboles morales sur nos devoirs envers Dieu et envers le prochain et sur le bon usage des richesses ; — *c)* paraboles d'intérêt général et paraboles destinées aux Apôtres.

Deux allégories du IVe Evangile : le bon Pasteur et la Vigne, ont été adjointes en appendice.

Mais ceci ne veut pas dire qu'il néglige, pour les commenter, les circonstances de lieu, d'époque, de milieu qui peuvent en éclairer le texte et en faire saisir plus sûrement le sens et la portée. C'est même là une des caractéristiques de l'exégèse du P. Vosté de serrer de très près les conditions historiques pour donner aux mots leur exacte signification et aux textes tout leur relief. A l'étude de chaque parabole est adjointe une histoire de son interprétation et des applications qu'en firent les Pères et les commentateurs.

Le travail du P. Vosté ne risque pas de faire double emploi avec celui que le P. Buzy a publié en notre langue. Sur bien des points, il le complétera en donnant de larges extraits ou de précieuses références pour l'histoire de l'exégèse des paraboles.

[1] *Evangile selon Saint Luc,* introduction, traduction française et commentaire par le R. P. Lavergne O. P. — Un vol. in-16 de 279 p., de la Collection des « *Etudes Bibliques,* » 18 f. — Paris, Gabalda.

[2] *De divina inspiratione et veritate Sacræ Scripturæ* (1932), 1 vol. in-8 de 207 p. — *Commentarius in epistulam ad Ephesios* (1932), 1 vol. in-8 de 352 p.

[1] *De sectis Judæorum tempore Christi,* 1 vol. in-8 de 52 p. (1929) ; — *Parabolæ selectæ Domini nostri Jesu Christi,* 1 vol. in-8 de 870 p. divisé en deux tomes (1933).

Au moment où nous achevons ce Bulletin nous recevons : *De Baptismo, tentatione et transfiguratione Iesu,* 1 vol. in-8 de 177 p., dont nous parlerons une autre fois.

V. — La collection « Verbum Salutis »

Cette collection vient de s'enrichir d'un nouveau volume [1], et c'est avec une certaine émotion que nous l'avons feuilleté, quand nous eûmes lu qu'il était dédié aux Séminaristes d'Ambatoroka. Il nous vient donc de Madagascar et il est l'œuvre d'un missionnaire voué à la formation et à l'instruction du clergé indigène. Nous tenons à signaler le fait pour montrer quels maîtres la Compagnie de Jésus envoie dans ses missions. N'est-ce pas, après la vertu éprouvée et le zèle pour les âmes, l'un des meilleurs moyens de faire œuvre doctrinale vraiment profonde et durable ?

Le P. Adrien Boudou avait commencé l'étude des Actes des Apôtres au scolasticat d'Enghien ; il l'a poursuivie et achevée en terre malgache. D'ailleurs, où pouvait-il mieux puiser des leçons d'action missionnaire que dans les exemples et les paroles des premiers pionniers de l'évangélisation ?

Conformément à la méthode adoptée pour les volumes de cette collection, le P. Boudou donne dans une introduction de 55 pages les points acquis sur l'auteur, la date, le lieu de composition, les sources, la valeur historique, le texte, le contenu doctrinal et l'esprit du livre des Actes. Son commentaire est vivant et bien informé. Alors même qu'il ne résidait plus en France, l'auteur a eu le souci de se tenir si bien au courant qu'il défend les positions traditionnelles en faisant état des dernières controverses. Dans l'établissement de son texte et dans sa traduction, tout en suivant et avec juste raison le texte de nos anciens onciaux qu'ont adopté les éditeurs modernes, il ne laisse échapper aucune des variantes du texte occidental qui mérite d'être relevée. Les dates principales de la chronologie de l'Eglise naissante (p. 571-574) sont celles indiquées et justifiées par le P. Prat dans le *Supplément* au *Dict. de la Bible,* t. II, col. 1279-1303.

VI. — Divers

1. — M. l'abbé Louis Soubigou, professeur au Grand Séminaire de Quimper, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Nous avons dit déjà (en 1932, p. 862) tout le bien que nous pensions de ses extraits du Psautier réunis sous ce titre : *Dans la beauté rayonnante des Psaumes.*

Et voici que lui aussi s'est intéressé à l'Evangile de S. Luc [2] et s'est laissé prendre à son charme. Plutôt que de le commenter en se perdant dans des comparaisons minutieuses avec ses deux devanciers, il a considéré l'ensemble, vu l'ordre admirable qui y règne et l'art consommé avec lequel s'enchaînent récits et discours. Ce n'est ni une introduction, ni un commentaire proprement dit du 3e Evangile qu'il a voulu écrire. Il suppose déjà résolues les questions de canonicité, d'authenticité, d'intégrité, de date, de valeur historique, et il n'aborde pas les problèmes de critique textuelle, se contentant de suivre Vogels pour établir sa traduction. Dans son étude de l'évangile, il délaisse les menus détails pour dégager, des faits et des discours, la physionomie d'ensemble. Des données archéologiques, géographiques ou topographiques, il n'a retenu que ce qui était strictement indispensable à l'intelligence du texte. Chez lui, pas de vain étalage d'érudition, bien qu'on le sente à chaque page bien informé, et, à l'occasion, très au courant des problèmes. Nos confrères le liront avec intérêt et profit, car son livre est de ceux qui donnent plus qu'ils ne promettent dans leur introduction ou leur préface (les livres de cette catégorie sont suffisamment rares pour qu'il soit opportun de le faire remarquer).

2. — A l'occasion du Jubilé de la Rédemption, M. le chanoine Cristiani, doyen de la Faculté libre des Lettres de Lyon, a publié une *Vie de Jésus-Christ* que nous voudrions voir dans tous les foyers chrétiens à côté de cette *Vie des Saints* dont on lisait — autrefois hélas ! — quelques pages en famille le soir à la veillée.

Son œuvre eût été incomplète, s'il n'avait pas réuni dans un opuscule tout ce que le N. T., la tradition, disons même une prudente conjecture, permet de savoir du rôle de la T. S. Vierge dans les années qui suivirent la mort de Jésus. Lui-même nous explique dans son introduction avec quel esprit il a entrepris son enquête et suivant quelle méthode il l'a conduite :

« Le nom de Marie est désormais inséparable de celui de Jésus. Elle appartient avec lui à un ordre à part. On aime à chercher, au sein des familles ordinaires, les traits des parents sur le visage de leurs enfants. Ici, c'est l'inverse qu'il faut faire. Il convient de chercher dans l'âme de Marie la ressemblance avec son divin Fils... Marie a vécu avant la grande révélation, mais elle a vécu aussi après. De là deux méthodes pour parler d'elle. On peut suivre la ligne du temps, reprendre les pages de nos Evangiles dans l'ordre chronologique, refaire en somme la vie de Jésus, en s'arrêtant plus longuement sur les scènes où Marie intervient, un peu comme on reprend une partie isolée d'une carte géographique pour en agrandir l'échelle et en accentuer les détails. Mais on peut aussi faire de la vie de Marie une suite de celle de Jésus, un complément de l'Evangile, en s'attachant aux dernières années terrestres de la Vierge-Mère, jusqu'au point où l'on retrouve ses *Mémoires* servant à la rédaction de saint Luc. »

Ce n'est donc pas une vie nouvelle de la Sainte Vierge que M. Cristiani a voulu écrire [1]. Son objectif a été plus précis et aussi plus modeste : quelle a été l'influence de Marie après la mort de Jésus ? Nous savons que, confiée à S. Jean par Jésus mourant, elle s'est retirée avec lui dans sa maison. Devons-nous toutefois nous tenir pour satisfaits de cette brève indication, et ne nous est-il pas permis d'essayer de percer le mystère de cette retraite ? Marie y priait ; mais

[1] *Actes des Apôtres,* traduits et commentés par le P. Adrien Boudou, professeur au séminaire St Pierre, Ambatoroka, Tananarive (Madagascar). — Un vol. in 12 de LV 592 p. — Paris. Beauchesne. 1933.

[2] Louis Soubigou, *Sous le charme de l'Evangile selon S. Luc.* — Un vol. in-12 de 568 p., 25 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

[1] Supplément au livre du Jubilé **La Vierge Marie et les Evangiles,** *Etude d'histoire et de psychologie mariales,* par le chan. L. Cristiani. — Un vol. in-16 de 208 p., 7 f. 50. — Lyon, Comité catholique d'apostolat par l'Evangile, 12, rue Lanterne.

elle y conversait aussi, et c'est une opinion couramment admise chez les commentateurs catholiques, que l'Evangile de l'enfance en Matthieu et en Luc est directement ou indirectement l'évangile de Marie, car à tout instant transparaissent dans ces récits touchants la tendresse et la délicatesse d'un cœur maternel. Pouvons-nous aller plus loin et retrouver l'influence de la T. S. Vierge jusque dans l'élaboration de la catéchèse orale, dans la rédaction de certains récits sur Judas et Caïphe, voire jusque dans la conception et le style du prologue johannique ? M. Cristiani le croit et, sur ces divers points, les hypothèses qu'il expose sont originales, spécialement en ce qui concerne le IVe Evangile (p. 54-86), dont il fait un évangile marial, né des conversations quotidiennes de Marie avec son fils adoptif.

Certaines des conclusions de M. C. seront certainement discutées. Nous sommes heureux qu'elles aient été exposées, ne dussent-elles avoir pour résultat que d'amener les exégètes catholiques à se demander si, dans le caractère si particulier du IVe Evangile, il ne convient pas de faire place désormais, à côté des méditations du disciple bien-aimé, aux conversations éclairées de celle qui mieux que tous savait qui était Jésus.

3. — Le P. Condamin s'est beaucoup occupé, ces trente dernières années, de poésie biblique. Si les controverses sur ce sujet paraissent en ce moment calmées, c'est parce qu'on est arrivé à une sorte de point mort. On est d'accord pour considérer le parallélisme comme une des lois certaines de la poésie hébraïque, d'accord aussi pour admettre une forme spéciale du vers hébreu, le rythme qînah ; par contre les divergences semblent toujours aussi irréductibles en ce qui concerne la nature de la métrique et de la strophique hébraïques.

Le P. Condamin avait déjà appliqué ses théories à la traduction du livre d'Isaïe en 1905, à celle du livre de Jérémie en 1920. Il a cru le moment venu d'écrire *ex professo* une introduction à la strophique hébraïque. Sa théorie, qui est en substance celle de Zenner, a été acceptée par M. Desnoyers, par les PP. Neyrand et Mariès ; elle a été appliquée au livre des Psaumes par M. Perennès et, si elle a subi diverses critiques, ces critiques n'ont visé que des points accessoires.

Dans son ouvrage, *Poèmes de la Bible* [1], le P. Condamin ne vise donc qu'à exposer sa théorie strophique pour en faire ensuite l'application, dans une première partie, à des poèmes dont le texte est en bon ordre et, dans une seconde partie, à des passages dont le texte a été altéré, afin de montrer quel précieux concours la théorie strophique exposée peut apporter à la correction des leçons douteuses et à l'élimination des interpolations.

C'est donc avant tout sous l'angle de la strophe que le P. Condamin envisage la poésie biblique. S'il signale les tentatives faites pour reconstituer le mètre hébreu, c'est surtout pour les écarter, car, sur ce terrain, les résultats obtenus furent médiocres. Espérant retrouver la forme primitive des poèmes de la Bible, en allant du plus connu au moins connu, il essaie de diviser ces poèmes en strophes.

En effet, l'existence de strophes dans la Bible est indiscutable, et parfois des refrains, des répétitions verbales, l'emploi du mot *sélah* sont des indices qui permettent de les discerner et de confirmer les indications que donnent les deux principaux critères : le parallélisme et la division d'après le sens. Pour le nombre et l'étendue des strophes, les poètes hébreux ont joui d'une grande liberté ; également aussi pour le nombre de vers que pouvait contenir chaque strophe. C'est surtout dans l'agencement des strophes (en strophe, antistrophe, et strophe intermédiaire, autrefois strophe alternante) que s'affirme dans toute sa rigueur la théorie du P. Condamin. Le P. Lagrange se refuse toujours obstinément à le suivre dans cette voie (*Rev. bibliq.* janv. 1934, p. 128-132), alors même que le savant Jésuite n'entend pas plier à son système toutes les sections poétiques de la Bible, se rendant parfaitement compte que quelques-unes d'entre elles résistent à toute analyse strophique.

A la fin de son introduction, le P. C. réfute quelques objections, en particulier l'invraisemblance *a priori* d'une facture si compliquée chez des simples comme v. gr. Amos, le berger de Thécué. Il se demande, à ce propos, si nous n'avons pas tort de croire que toute forme littéraire un peu parfaite n'a commencé qu'avec les Grecs, et il cite deux poèmes babyloniens pour montrer qu'il fut possible, dès une haute antiquité, de rechercher et de réaliser la beauté de la forme. En tout cas, il faut bien le reconnaître, les magnifiques traductions qu'il nous offre sont de nature à concilier tout au moins à sa méthode une sympathie éclairée, et, alors même qu'on ne partagerait pas toutes ses vues, à lui éviter les critiques acerbes de ceux qui n'ont jamais échoué parce qu'ils n'ont jamais rien tenté.

Ce livre intéresse surtout les exégètes, mais il ne s'adresse pas à eux seuls. Quiconque aime et goûte la poésie, qu'elle soit française, latine ou grecque, tiendra à se le procurer pour jouir de la poésie des Sémites, en apprécier les lois, la structure, le lyrisme. Cinquante-trois poèmes tirés d'Amos, Osée, Michée, Abdias, Joël, Ezéchiel, Isaïe, des Psaumes, des Proverbes, de Job, de l'Ecclésiastique, sont mis à la disposition des humanistes en une langue délicieuse.

4. — Nous avons reçu de M. l'abbé Jean Brierre-Narbonne deux volumes sur les prophéties messianiques de l'Ancien Testament : le premier étudie les textes bibliques qui ont une interprétation messianique à la fois dans le N. T. et dans la littérature juive ; le second donne l'exégèse talmudique des prophéties messianiques [1].

[1] *Poèmes de la Bible,* avec une introduction sur la strophique hébraïque, par Albert Condamin, S. J. — Un vol. in-8 raisin de VIII-289 p., 36 f. — Paris, Beauchesne.

[1] Jean Brierre-Narbonne. — *Les Prophéties Messianiques de l'Ancien Testament dans la Littérature Juive en accord avec le Nouveau Testament,* avec une introduction sur la littérature messianique juive apocryphe, targoumique, talmudique, midrachique, zoharique et rabbinique. — Un vol. in-folio de XVII et 106 p. 1933. Prix : 100 fr.

Du même : *Exégèse talmudique des Prophéties messianiques.* — Un vol. gr. in-4° de 120 p. autographiées. 1934. Prix : 50 fr.

Les deux vol. sont édités chez Geuthner, 13, rue Jacob, à Paris.

Pour faciliter la comparaison de l'exégèse chrétienne et de l'exégèse juive, l'auteur met sous nos yeux une série de tableaux de 3 colonnes. La première colonne contient les prophéties de l'A. T., la seconde, l'application messianique qui en est faite dans le N. T. ; la troisième, l'application messianique faite par la littérature juive, et sous ce nom l'auteur entend les livres apocryphes d'origine juive qui parlent du Messie, et aussi, les Targums, les Talmuds (Babylone et Jérusalem), les Midrashim (ou commentaires), enfin le Zohar.

Les prophéties étudiées en 43 tableaux appartiennent au Pentateuque, aux Psaumes, aux Prophètes ; elles vont depuis l'annonce d'un Rédempteur jusqu'aux derniers oracles de Daniel et de Malachie. Notons les conclusions : « Il ressort de notre statistique que les Rabbins en général attendaient un Messie de la race de Juda, de Jessé, de David, devant naître à Bethléem, et appelé de noms divins, rempli de qualités, roi, prêtre, glorieux, victorieux du mal et des méchants, devant ramener Israël, et Pasteur et Sauveur de son peuple, et dont le règne surpassera tous les royaumes et dominera le monde » (p. 83). Espérons que ce livre, accessible à tous, puisqu'il est rédigé entièrement en français, aidera à amener au catholicisme par le témoignage divin des prophéties messianiques si clairement et si judicieusement exposé, des Juifs croyants et sincères. Ils sont plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire dans nos milieux ecclésiastiques.

Le second ouvrage est pour les spécialistes le complément indispensable du premier. Il traite de l'exégèse talmudique des prophéties de l'A. T. et comprend deux parties : d'abord une étude littéraire sur le Talmud et le messianisme talmudique ; il donne ensuite en hébreu ou en araméen avec traduction française et notes les textes messianiques du Talmud. Ces textes sont empruntés à la Mischna, aux talmuds de Jérusalem et de Babylone et enfin à la Tosefta. Dans ces pages se trouvent groupés beaucoup de renseignements qu'il est parfois bien difficile de se procurer, à moins d'avoir fait sa spécialité des études talmudiques.

5. — Dans son volume relatif à l'édition du commentaire des Psaumes de Diodore de Tarse [1], le R. P. Mariès a condensé les résultats de patientes recherches poursuivies durant plus de vingt-cinq ans, en dépit d'ardentes contradictions. L'ouvrage est dédié au R. P. Lebreton, dette de reconnaissance dont l'auteur s'acquitte bien volontiers, puisque ce fut le P. Lebreton qui le mit en présence du *Coislinianus 275* et prit la peine de confronter ce manuscrit avec le *Parisinus 168*.

C'est dès 1910, grâce à 56 fragments suivis de la mention Διοδώρου, que le P. Mariès put signaler dans le *Coislinianus 275* la présence d'un commentaire de Diodore de Tarse sur les Psaumes, bien que la désignation ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου μητροπολίτου Νικαίας aiguillât vers un tout autre personnage et une toute autre époque, puisque le métropolite en question était sans doute Anastase III de Nicée qui vécut vers 700.

Depuis nous avons, en dehors du *Coislinianus*, quatre autres mss. du commentaire des Psaumes de Diodore : le *Vindobonensis 8* (V) du XIe s. ; le *Paris. gr. 168* (P) du XIIe-XIIIe s. ; l'*Athos Laura* (A) Θ 70 du XIIIe-XVe s. (?), enfin le *Messanensis* 38 (M) du XIe-XIIe s.

La comparaison de ces quatre manuscrits avec le *Coislinianus* a montré que ce dernier avait été souvent interpolé par des extraits de Théodoret, et l'on saisit le sens, jusqu'ici énigmatique, de l'indication ἀπὸ φωνῆς Ἀναστασίου. Elle veut dire évidemment que le *Coislinianus* fut écrit plus ou moins sous la dictée d'Anastase, qui ajouta même de son crû une part de commentaire que la comparaison avec V P A M permet d'éliminer.

Il est désormais bien acquis, quoi qu'on en ait dit, que nous possédons le commentaire sur les Psaumes de Diodore de Tarse. De plus ce commentaire montre l'absolue correction de la christologie diodorienne et il met son auteur à l'abri de tout soupçon de connivence avec la future hérésie nestorienne.

6. — Un religieux de St Lazare, M. Charles-F. Jean, a été prié de présenter aux lecteurs de la collection « *La Vie chrétienne* » un échantillon des plus beaux morceaux de la littérature babylonienne et de la littérature biblique [1]. Il était parfaitement qualifié pour remplir cette tâche. De nombreuses années d'étude l'avaient familiarisé avec le sumérien, l'akkadien, l'égyptien, l'hébreu, l'archéologie et l'épigraphie sémitiques. Dans des revues scientifiques : *Babyloniaca, Journal Asiatique, Revue d'Assyriologie,* par des recueils de textes reproduits et traduits : *Religion sumérienne, Larsa,* il s'était affirmé comme un Maître dont notre Ecole du Louvre apprécie, depuis plus de dix ans, la compétence. Par ailleurs il n'avait pas dédaigné, comme font trop de savants, le grand public : deux volumes sur *Le milieu biblique, son histoire, sa littérature* l'avaient préparé à rendre accessible à tous une littérature un peu spéciale à tant de points de vue, pour nous Occidentaux du XXe siècle. Enfin, sa connaissance approfondie de la Bible et sa foi religieuse lui permettaient de mieux choisir les morceaux qui devaient être rapprochés. S'il y a des analogies parfois saisissantes, pour la création, le déluge, le code mosaïque, ces analogies s'expliquent par la dépendance littéraire des Hébreux vis-à-vis du milieu d'où ils ont pris naissance ou du milieu dans lequel ils ont évolué. Il y a toutefois un genre que l'on chercherait en vain dans la littérature babylonienne : c'est le genre prophétique. Il y a surtout un souffle religieux qui transforme tout genre littéraire quel qu'il soit. Ce souffle religieux dû au monothéisme, entretenu ou rappelé par la prédication si ardente des prophètes, Israël est seul à le posséder dans ses livres sacrés

On demandait à M. Jean de ne se placer qu'au point de vue littéraire sans aborder le point de

[1] L. MARIÈS. — **Etudes préliminaires à l'édition de Diodore de Tarse sur les Psaumes.** La tradition manuscrite, deux manuscrits nouveaux, le caractère diodorien du commentaire. — Un vol. in-8 de 184 p. — Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 95, Boulevard Raspail. 1933.

[1] Charles-F. JEAN. — *La Bible et les Récits babyloniens.* — Un vol. in-8 couronne, 18 f. — Paris, B. Grasset. (Collection « *La Vie chrétienne* »).

vue doctrinal. Celui ci néanmoins n'est pas totalement absent; il est discrètement touché et il ressort avec évidence, pour tout lecteur de bonne foi, du rapprochement des morceaux qui ont été choisis.

Nous souhaitons à M. Jean de très nombreux lecteurs : parmi le clergé auquel une étude littéraire comparée permettrait souvent de mieux comprendre la Bible; parmi les incroyants, trop habitués à entendre critiquer nos textes sacrés et leur élaboration et pas assez à les lire pour eux-mêmes, surtout à côté de textes analogues animés d'un souffle religieux tout différent. Il y a de ces oppositions qui constituent à elles seules une apologie, et il faut remercier M. Jean de l'avoir faite pour le grand public, de plus en plus avide des choses religieuses anciennes.

7. — La librairie Bloud et Gay vient d'ajouter à ses « Manuels d'Action » deux importantes encyclopédies : *Tu es Petrus*[1] et *Eucharistia*[2]. La première a été élaborée sous la direction de M. l'abbé Jacquemet; la seconde, sous celle de M. Maurice Brillant. L'un et l'autre ont su grouper autour d'eux des collaborateurs réputés et distingués. Nous laissons aux chroniqueurs de théologie ou d'histoire l'appréciation des chapitres qui relèvent de leur spécialité; nous tenons simplement à signaler la part qui revenait de droit à l'Ecriture Sainte dans des traités de ce genre et à dire comment et par qui elle a été traitée.

En quelques pages substantielles, M. l'abbé Léon Vaganay a établi, d'après les Evangiles, que Pierre avait été constitué par Jésus chef et docteur de l'Eglise, sans esquiver la discussion du problème critique soulevé autour de Matth., XVI, 17-19. Il a dégagé de ces textes le sens et la portée relativement à la primauté de Pierre; il a prouvé enfin comment les faits montraient en exercice la primauté de Pierre dès les origines de l'Eglise. — Dans *Eucharistia*, un professeur de l'Université catholique de Louvain, M. J. Coppens, a exposé les origines de l'Eucharistie d'après les livres du N. T., en tenant compte lui aussi des dernières hypothèses, qu'elles concernent les textes eux-mêmes ou les problèmes d'influence religieuse qu'une certaine école voudrait soulever à leur propos (p. 3-36).

On ne saurait trop louer le souci d'offrir dans ces manuels qui s'adressent au grand public une apologétique bien au point. La même remarque convient pour la sixième partie : l'Apologétique de l'Eucharistie, où la comparaison entre les rites eucharistiques et les rites soi disant similaires des religions grecques ou orientales a été confiée à un maître particulièrement autorisé, Mgr Ruch (p. 719, 754).

8. — Les Facultés de théologie doivent désormais, d'après la Constitution *Deus Scientiarum Dominus*, faire étudier par leurs élèves le grec biblique. Ce sera, en certains endroits, une innovation que désiraient depuis longtemps les professeurs d'exégèse du N. T. Pour faciliter le travail du maître et des étudiants, le R. P. Botte, O. S. B., vient de publier chez de Gigord une grammaire grecque du N. T.[1] Il suppose connue la grammaire de Ragon revue par E. Renauld (Paris 1929), et c'est à elle que renvoient les numéros placés entre parenthèses. Ayant ainsi pris son point d'appui dans une grammaire classique réputée, il peut se contenter de donner de brèves explications sur le grec du N. T. en les mettant en liaison étroite avec cette grammaire. Les textes bibliques sont cités, sauf avis contraire, pour le N. T. d'après Nestle, pour les Septante d'après l'édition manuelle de Swete, devenue classique. Les références aux papyrus et inscriptions renvoient à Deissmann, *Licht vom Osten*.

Nous ne saurions trop recommander cette grammaire, qui contient l'essentiel sous une forme concise, précise et attrayante.

[1] *Tu es Petrus.* Encyclopédie populaire sur la Papauté. — Un vol. cart. (13 × 60) de 1184 p., illustré, 60 f (1931).

[2] *Eucharistia.* Encyclopédie populaire sur l'Eucharistie. — Un vol. cart. (13 × 20) de 1028 p., 400 illustrations, 60 f. (1934).

VII. — Principaux articles de Revues et de Dictionnaires parus en 1933 sur des questions bibliques[2]

1° Questions générales d'introduction

I. THEOLOGIE BIBLIQUE. — *La « condiscendenza » divina nell'Ispirazione Biblica secondo S. Giovanni Crisostomo* : F. Fabri, *B.* 1933, p. 330-47.

La question des préadamites : A. B., *R. A.* 1933, t. 57, p. 622-26.

Arcane : G. Bardy, *Dict. Dr. Can.* fasc. IV, col. 913-22.

Démonologie dans l'Anc. Test. : Dennefeld dans *Chronique biblique. R. Strass.* 1933, p. 437-47.

Eucharistie : Coppens, *D. B. S.* t. II, col. 1153-1215.

Messe, données néo-testamentaires : H. Leclercq, *Dict. Arch.*, fasc. 118-119, col. 513-33.

Expiation : Médebielle, *D. B. S.* t. III, col. 1-262.

Extrême-Onction : d'Alès, *D. B. S.* t. III, col. 262-72.

Evêques (Origine divine des) : L. Marchal, *D. B. S.* t. II, col. 1297-1333.

Foi (dans l'Ecriture) : P. Antoine, *D. B. S.* t. III, col. 276-88 (à suivre).

Millénarisme, les origines, les premiers temps : H. Leclercq, *Dict. Arch.* fasc. 120-121, col. 1181-86.

Monachisme, pré-monachisme, l'ascèse de J.-C. et l'ascèse au Ier siècle : H. Leclercq, *ibid.*, col. 1774-82.

Mithriacisme : H. Leclercq, *ibid.*, col. 1498-1554.

Péché originel dans l'Ecriture : A. Gaudel, *Dict. Théol.*, fasc. 101-102, col. 275-317.

Pénitence-repentir dans l'Ecriture : E. Amann, *Dict. Théol.*, fasc. 101-102, col. 722-29.

[1] Dom Bernard BOTTE, O. S. B. — *Grammaire grecque du Nouveau Testament* — Un vol. in 8 cartonné de VIII 88 p. — Paris, J. de Gigord (1933).

[2] Voici la signification des abréviations qui seront employées : *R. B.* Revue biblique; — *R. A.* Revue apologétique; — *Sc. Phil. et théol.* Revue des Sciences philosophiques et théologiques; — *R. Strass.* Revue des Sciences religieuses de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg; — *B.* Biblica; — *V. D.* Verbum Domini; — *R. Sc Rel* Recherches de Science religieuse; — *R. Bén.* Revue bénédictine; — *Jérus.* Jérusalem; — *Syr.* Syria; — *B Litt. eccli* Bulletin de littérature ecclésiastique de l'Institut catholique de Toulouse; — *Dict Arch.* Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie; — *D Théol* Dictionnaire de théologie; — *D. B. S.* Supplément au Dict. de la Bible; — *Dict. Dr. can* Dictionnaire de Droit canon.

Nous ne faisons pas figurer dans cette nomenclature les articles d'un caractère trop technique.

Pénitence-Sacrement dans le Nouv. Test. : E. Amann, *ibid.*, col. 749-57.

Persévérance-grâce, données scripturaires : A. Michel, *Dict. Théol.*, fasc. 105, col. 1257-60.

La vertu de prudence dans l'Anc. Test. : P. Spicq, *R. B.* 1933, p. 187-210.

La vertu de simplicité dans l'Anc. et le Nouv. Test. : P. Spicq, *Sc. phil. et théol.* 1933, p. 5-26.

Origo Christi temporalis et æterna : A. Skrinjar, *V. D.* 1933, p. 8-16.

Le conflit entre le messianisme de Jésus et le messianisme des Juifs de son temps : J.-B. Frey, *B.* 1933, p. 133-49, 269-93.

Nomen Domini : A. Vaccari, *V. D.* 1933, p. 3-7, 33-36.

In Christo Jesu : F. X. A. Vallisoleto, *V. D.* 1933, p. 311-19.

Essai sur la Christologie de S. Paul : P. V. Mc. Nabb, *R. B.* 1933, p. 321-27.

La « storia delle Forme » nei Vangeli in rapporto alla doctrina cattolica : E. Florit, *B.* 1933, p. 212-48.

II. FOUILLES ET ARCHEOLOGIE. — *L'archéologie palestinienne* : A. Robert, *R. A.* 1933, t. 56, p. 58-68, 149-65.

Le puits de Jacob et l'Eglise Saint-Sauveur, la Samaritaine au puits de Jacob : Abel, *R. B.* 1933, p. 384-402.

Le tombeau de Marie, sœur de Moïse, à Cadès : Dom B. Ubach, *R. B.* 1933, p. 562-68.

Fouilles au mont Nébo : M. A., *Jérus.* 1933, nº 176, p. 553-57.

Deux forteresses au pied des monts de Moab : A. Mallon, *B.* 1933, p. 400-407.

De recentibus laboribus in « Teleilat Ghassul » : L. S., *V. D.* 1933, p. 281-83.

Les fouilles de l'Institut biblique pontifical dans la vallée du Jourdain en 1932-1933 : A. Mallon, *B.* 1933, p. 294-302.

Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras-Shamra en 1932 : Cl. Schæffer, *Syr.* 1933, p. 93-127.

La naissance des dieux gracieux et beaux d'après un poème phénicien de Ras-Shamra : Virolleaud, *Syr.* 1933, p. 128-51.

Deux tablettes de Ras-Shamra trouvées en 1932 : E. Dhorme, *Syr.* 1933, p. 229-37.

La « maison d'ivoire » d'Achab en Samarie et l'église de S. Jean-Baptiste : L. Dressaire, *Jérus.* 1933, nº 174, p. 491-93.

L'ère de Scythopolis d'après une inscription nouvelle : P. Vincent, *R. B.* 1933, p. 555-61.

L'Antonia et le Prétoire : P. H. Vincent, *R. B.* 1933, p. 83-113.

Une nouvelle Pompéi en Mésopotamie, les fouilles de Doura : *Jérus.* 1933, nº 176, p. 557-58.

Les mosaïques de la synagogue d'Hamat-Gadar : *Jérus.* 1933, nº 171, p. 392.

La synagogue de Beth Alpha : L. Sukenik, *Syr.* 1933, p. 325-26.

Remarquables escaliers anciens découverts à Persépolis : M. André Fabre, *Jérus.* 1933, nº 173, p. 474-75.

Helbon et ses environs : Abel et Barrois, *R. B.* 1933, p. 255-62.

Fouilles à Sichem, Megiddo, Moab, Beyrouth, Ninive, Kakzu, Abou-Simbel : M. André Fabre, *Jérus.* 1933, nº 175, p. 529-32.

A propos de la stèle du Baloua : E. Drioton, *R. B.* 1933, p. 353-65.

III. PREHISTOIRE ET HISTOIRE. — *Le problème des origines* : J. Gros, *R. Strass.* 1933, p. 38-65.

Les cavernes de la préhistoire : A. Bellessort, *Rev. Quest. historiq.* 1933, p. 131-37.

Les dernières phases de l'âge de la pierre et les premiers temps historiques en Palestine : A. Mallon, *B.* 1933, p. 199-211.

Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ? : E. Dhorme, *Syr.* 1933, p. 341-67.

La religion cananéenne : Médebielle, *Jérus.* 1933, nº 174, p. 481-90.

Un curieux cas d'exorcisme dans l'antiquité : la stèle égyptienne de Baktan : P. Tresson, *R. B.* 1933, p. 51-78.

De angelis apud veteres Ægyptios : Suys, *V. D.* 1933, p. 347-51, 371-78.

Sur quelques rapports entre Adonis et Osiris : P. de Vaux, *R. B.* 1933, p. 31-56.

Les Juifs à Pompeï : J.-B. Frey, *R. B.* 1933, p. 365-83.

Géographie idéale de la Palestine messianique : J. Saubatte, *Jérus.* 1933, nº 176, p. 547-51.

Una presunta profezia di Zoroastro sulla venuta del Messia : G. Messina, *B.* 1933, p. 170-98.

IV. CRITIQUE TEXTUELLE ET APOCRYPHES. — *Projet de critique textuelle rationnelle du Nouv. Test.* : Lagrange, *R. B.* 1933, p. 481-98.

Ferrar (Groupe des mss. de) : B. Botte, *D. B. S.*, t. III, col. 272-74.

Un nouveau papyrus évangélique détaché du lot Chester Beatty et acquis par la bibliothèque nationale de Vienne (Mt. XXV, 41-XXVI, 39) (milieu du IIIe siècle au plus tard) : Lagrange, *R. B.* 1933, p. 402-404.

Divers emplois métaphoriques du mot YAD *« main » en hébreu* : P. Joüon, *B.* 1933, p. 452-59.

Gibt es im Hebraischen ein « Ki recitativum » ? : P. Zorell, *B.* 1933, p. 465-69.

Un texto puntuado y Masora de la Escuela de Ahron ben Moseh ben Aser : A. Ramirez, *B.* 1933, p. 303-29.

Libri IV Esdræ doctrina hamartologica : J. Mazerski, *V. D.* 1933, p. 84-90, 215-22, 247-50, 359-70.

Un quatrième manuscrit latin de la correspondance apocryphe de S. Paul avec les Corinthiens : D. de Bruyne, *Rev. Bén.* 1933, p. 189-95.

De duobus exemplaribus sixtinæ bibliorum editionis : Sutcliffe-Vaccari, *B.* 1933, p. 348-56.

V. ECRIVAINS ANCIENS, PERES ET COMMENTATEURS. — *Philon le juif* : G. Bardy, *Dict. Théol.*, fasc. 105, col. 1439-56.

Philon (Hellénisme et judaïsme chez Philon, Philon et les mystères, la doctrine sociale de Philon) : Lebreton, *R. Sc. Rel.* 1933, p. 331-38.

Exégèse allégorique chez les rabbins tannaïtes : J. Bonsirven, *R. Sc. Rel.* 1933, p. 513-41.

La littérature patristique des Quæstiones et Responsiones sur l'Ecriture Sainte : G. Bardy, *R. B.* 1933, p. 14-30, 211-29, 328-52.

Une exégèse faussement attribuée à S. Cyprien à propos de Jo. XIII, 7 : Huby, *B.* 1933, p. 96.

Le canon d'Hippolyte et le fragment de Muratori : Lagrange, *R. B.* 1933, p. 161-86.

L'édition du commentaire d'Eusèbe de Césarée sur Isaïe, interpolations et omissions : H. Devreesse, *R. B.* 1933, p. 540-55.

Un grand palestinien, S. Jérôme : L. Dressaire, *Jérus.* 1933, nº 172, p. 427-40.

Euthalius : G. Bardy, *D. B. S.*, t. II, col. 1215-18.

Le commentaire homilétique de S. Césaire sur l'Apocalypse : G. M., *Rev. Bén.* 1933, p. 43-61.

Etude sur le liber de Divinis Scripturis : D. de Bruyne, *Rev. Bén.* 1933, p. 119-41. (En 1931, même *Revue*, p. 124-41).

Nikomedes, ein unbekannter Erklärer der Apocalypse : F. Diekamp, *B.* 1933, p. 448-51.

Bède le Vénérable : Raby, *Dict. d'Hist.*, fasc. 37-38, col. 395-402.

Der Studiengang des Professoren der Hl. Schrift in 13 und 14 Jahrhundert : A. Kleinhaus, *B.* 1933, p. 381-99.

Bellarmin : P. Dudon, *Dict. d'Hist.* fasc. 39-40, col. 798-824.

Beelen : Coppens, *Dict. d'Hist.* fasc. 37-38, col. 416-18.

Fillion : A. Robert, *D. B. S.*, t. III, col. 274-76.

VI. PRATIQUES ET COUTUMES JUIVES. — *Quelle est l'origine de la semaine ?* : *R. A.* 1933, t. 57, p. 124-26.

La néoménie ou le 1er jour du mois chez les Hébreux : R. V., *Jérus.* 1933, n° 171, p. 387-88.

Les nombres dans la Bible : R. V., *Jérus.* 1933, n° 175, p. 513-18.

La musique chez les Hébreux : L. D., *Jérus.* 1933, n° 172, p. 419-22.

Le miel dans la Bible : L. D., *Jérus.* 1933, n° 172, p. 422-23.

2° Ancien Testament

Los limites de Efrain y Manassès : A. Fernandez, *B.* 1933, p. 22-40.

Exode : A. Mallon, *D. B. S.* t. II, col. 1333-42.

Moïse dans l'art chrétien : H. Leclercq, *Dict. d'Arch.* fasc. 122-123, col. 1648-89.

Antica e nuova interpretazione del salmo 16 (Volg. 15) : A. Vaccari, *B.* 1933, p. 408-34.

Christus rex sacerdos secundum ordinem Melchisedech, Psalm. 109 : Fl. Ogara, p. 138-46, 167-72, 209-14.

Psalm. 142 (143) : R. Arconada, *V. D.* 1933, p. 240-46.

Regnum Messiæ in Psalm. 71 : A. Alpe, *V. D.* 1933, p. 271-76, 302-10.

Psalm. 15 (Vulg.) *interpretatio catholica* : A. Vaccari, *V. D.* 1933, p. 321-32.

Le « Reste d'Israël » d'après les Prophètes : P. R. de Vaux, *R. B.* 1933, p. 526-39.

Der Versammlungsberg un Aussersten Norden, Is. XIV : B. Affrink, *B.* 1933, p. 41-67.

Das Heuschreckengleichnis, Is. XXXIII, 4 : J. Ziegler, *B.* 1933, p. 460-64.

Le cantique d'Habacuc : Dom H. Bevenot, *R. B.* 1933, p. 499-525.

Les machals numériques de la sangsue et de l'almah (Prov. XXX, 15-16 ; 18-20) : Buzy, *R. B.* 1933, p. 5-13.

3° Nouveau Testament

I. QUESTIONS GENERALES. — *Alfaric, Couchoud, Bayet, Les Mythologues de l'union rationaliste* : Huby, *Etudes* 1933, t. 215, p. 129-51 et 274-95.

Un exégète amateur, le Dr P.-L. Couchoud : J. Rivière, *R. A.* 1933, t. 57, p. 37-44.

Le problème de Jésus : L. Venard, *R. A.* 1933, t. 57, p. 406-24.

Le Jésus de M. Guignebert : L. Cerfaux, *R. d'hist. eccli.* 1933, p. 960-65 ; Huby, *Etudes* 1933, t. 215, p. 436-45.

Guignebert et les miracles de l'Evangile : J. Rivière, *B. Litt. eccli.* 1933, p. 145-72.

La Vie de Jésus *de M. Goguel* : *R. Strass.* 1933, p. 603-606.

Le meurtre rituel chez les Juifs au début de notre ère et dans les deux premiers siècles : H. Leclercq, *Dict. d'Arch.*, fasc. 118-119, col. 888-98.

De anno mortis Christi : E. Power, *V. D.* 1933, p. 129-37, 173-81, 199-208.

Tabulæ neomeniarum vitæ publicæ Domini et procurationis Pilati ; Tabella paschalis : J. Schaumberger, *V. D.* 1933, p. 104-13.

Evangiles et Commission biblique : le problème synoptique, les évangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean et la C. B. : L. Pirot, *D. B. S.* t. II, col. 1218-97.

La question synoptique : J. Renié, *R. A.* 1933, t. 56, p. 528-45.

M. Vanutelli et la question synoptique : J. Renié, *R. A.* 1933, t. 57, p. 703-708.

La catéchèse primitive et le problème synoptique : E. Levesque, *R. A.* 1933, t. 56, p. 129-48.

De « plurali categoriæ » in Novo Testamento et a Patribus adhibito : U. Holzmeister, *B.* 1933, p. 68-95.

Recherches sur les plantes de l'Evangile : E. Ha-Reubéni, *R. B.* 1933, p. 230-34.

Pagne ou ceinture : Buzy, *R. Sc. Rel.* 1933, p. 589-98.

Le tombeau de Jésus : G. Quenard, *Jérus.*, n° 173, p. 449-53.

Le baptême et les séjours du Christ au Jourdain : X. Marchet, *Jérus.* 1933, n° 175, p. 519-27.

Cognovitne Joannes Baptista mysterium Trinitatis : Sanchez-Cespades, *V. D.* 1933, p. 75-78.

II. EVANGILES. — *Fermentum* Matth. XIII, 33 ; Luc. XIII, 20 : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 341-46.

Lucrari mundum-perdere animam, Disquisitio exegetica in Matth. XVI, *26* : A. Bea, *B.* 1933, p. 435-47.

Luc. I, *39-47* : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 193-98.

Pastores ad præsepe, Luc. II, *15-20* : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 353-58.

Cena magna, Luc. XIV, *16-24* : *V. D.* 1933, p. 161-66.

De Lucana pericopa XXII, *19-20* : F. X. Porporato, *V. D.* 1933, p. 114-22.

Hoc facite in meam commemorationem, Luc XXII, *19* : F. X. Porporato, *V. D.* 1933, p. 264-70.

Colloquium Domini cum muliere samaritana, Joa. IV, *1-42* : U. Holzmeister, *V. D.* 1933, p. 17-20, 51-55.

III. EPITRES ET APOCALYPSE. — *Nescitis quia templum Dei estis,* I Cor. ..., 16 ; VI, 19 ; II Cor. VI, 16 : Fl. Ruffenach, *V. D.* 1933, p. 37-40.

I Cor. V, *7-8* : F. Ogara, *V. D.* 1933, p. 97-103.

II Cor. VI, *1-10* : Fl. Ogara, *V. D.* 1933, p. 65-74.

Gal. III, *16-22* : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 257-63.

In vinculo pacis, Ephes. IV, *1-6* : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 289-94.

Philippiens (Epître aux) : Robin, *Dict. Théol.*, fasc. 105, col. 1413-34.

Et spolians principatus et potestates, Col. II, 15 : Vallisoleto, *V. D.* 1933, p. 187-92.

Philémon (Epître à) : Robin, *Dict. Théol.*, fasc. 105, col. 1349-1402.

De justificatione secundum epistulam ad Hebræos : Perrella, *B.* 1933, p. 1-21, 150-69.

Christus rex in throno sedens : angeli, ministri, Heb. I, 7 : Fl. Ogara, *V. D.* 1933, p. 41-50, 79-83.

Proposito sibi gaudio, Hebr. XII, *2* : A. Vitti, *V. D.* 1933, p. 154-59.

Extra portam passus est, Heb. XIII, *12* : A. Pujol, *V. D.* 1933, p. 123-26, 147-53.

II Petr. I, *16-19* : H. Liese, *V. D.* 1933, p. 225-31.

Præmia in Apoc. II *et* III *victoribus proposita* : A. Skrinjar, *V. D.* 1933, p. 182-86, 232-39, 277-80, 295-301, 333-40.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Mgr Paul NÈGRE, évêque de Cybistra, ex-auxiliaire de Rodez et de Viviers. — **Charles de Ligonnès, évêque de Rodez et de Vabres (1845-1925).** — In-8 de 376 p., 15 f. — Librairie de l'Union catholique, 4, boulevard d'Estourmel, à Rodez.

Pour être un « saint », même digne des honneurs de la canonisation, il n'est point nécessaire d'avoir fait des choses étonnantes. Il suffit d'avoir accompli, d'une manière héroïque quand les circonstances le demandaient, son devoir quotidien.

La vie de Charles-Marie-Edouard du Pont, comte de Ligonnès, officier des mobiles de la Lozère pendant

la guerre de 1870-71, supérieur du Grand Séminaire de Mende, évêque de Rodez et de Vabres et — ce qui démontre l'estime de ses concitoyens — maire de sa commune natale d'Auxillac depuis l'âge de 25 ans, est une de ces vies de sainteté héroïque, passées dans l'accomplissement régulier et persévérant du devoir quotidien. Aussi bien Mgr Paul Nègre, qui fut son auxiliaire pendant quelques mois, « garde l'intime conviction que la sainteté de ce prélat éclatera un jour et que l'Eglise l'élèvera sur ses autels. Ce sentiment est partagé par tous ceux, prêtres et laïques, qui approchèrent de près celui qu'on a nommé *le saint évêque de Rodez* » (p. 364). Mgr Challiol, évêque actuel et successeur de Mgr de Ligonnès, partage cette conviction, puisque, dans la Lettre-Préface, il exprime l'espoir qu' « un jour viendra... où nous serons appelés à célébrer la glorification de Dieu dans les actes de l'un de ses plus ardents apôtres et de ses plus fidèles serviteurs. »

Il était donc de première utilité, pour l'édification du clergé et des fidèles non seulement de l'Aveyron, mais de la France entière et de l'Eglise universelle, de recueillir tous les traits de la vie du saint évêque qui, au lendemain de la loi de Séparation, devait prendre la succession du cardinal Bourret et gouverner, dans les circonstances les plus difficiles qui soient, le beau et vaste diocèse de Rodez. Mgr Nègre a entrepris et mené à bien cette tâche délicate ; son œuvre est d'un intérêt captivant. Tous les faits qui le méritaient y ont trouvé le relief convenable. Des chapitres brefs, un style vif et alerte, une présentation parfaite où les traits même les plus minimes prennent un caractère vivant, les faits parlant d'eux-mêmes et laissant entrevoir l'intérieur de la belle âme du héros plus encore qu'ils ne le découvrent : tel est ce livre, qu'on ouvre avec curiosité, qu'on lit sans fatigue et qu'on ne ferme qu'à la dernière page, après en avoir respiré tout le parfum d'édification.

Tout naturellement il se divise en deux parties : Le jeune homme et le prêtre ; — l'Evêque.

Mgr de Ligonnès n'entra dans les ordres qu'assez tard, ne voulant pas contrister son père qui s'opposait à sa vocation : Charles était le seul garçon d'une famille de cinq enfants. Capitaine en 1870, maire d'Auxillac, candidat à la députation après la guerre, le jeune et vaillant chrétien vit dans son échec électoral une indication très nette des volontés de la Providence. Ce fut alors le Séminaire Français de Rome qui l'accueillit, avec l'agrément de son vieux père enfin obtenu ; puis la première messe, la vie de missionnaire apostolique dans le diocèse de Mende ; le professorat au Grand Séminaire et, après le départ total des Jésuites, le supériorat. Dans cette charge il sut donner sa mesure. Les séminaristes affluent et il faut construire de nouveaux bâtiments : aucune difficulté n'arrêtera le zélé supérieur. Et le souci des intérêts matériels, dont la gérance est d'ailleurs parfaite, n'est rien encore à côté de sa vigilance pour les intérêts spirituels des séminaristes et des prêtres. Puis l'ardeur du « Père » de Ligonnès déborde l'enceinte de son séminaire : c'est dans tout le diocèse qu'il animera les œuvres sociales, charitables, et apostoliques. Il est mûr pour l'épiscopat.

L'heure de la Providence était fixée au lendemain de la Séparation. L'un des « quatorze », il reçoit de Pie X la consécration épiscopale. De 1906 à 1914, c'est une page admirable d'histoire pour le diocèse de Rodez, où, malgré les désastres de la Séparation, s'affirme une vitalité prodigieuse dans l'ordre religieux. L'évêque réorganise son diocèse : denier du culte, dévolution des biens ecclésiastiques, congrès de l'Union catholique, défense doctrinale, part active aux réunions et aux décisions de l'épiscopat, prédication de retraites ecclésiastiques, culte eucharistique, rien ne le laisse indifférent. Il mène de front, avec une vie intérieure intense, une activité débordante : sans ménagement pour son âge et pour sa santé, au bout de dix ans d'épiscopat, après la deuxième année des soucis de la guerre, il se voit obligé d'offrir à Benoît XV sa démission. Le Pape refuse et lui accorde un auxiliaire, Mgr Verdier, qui succombera le premier à la tâche moins de sept ans après (1924). Mgr de Ligonnès a tout près de 79 ans ; bien plus, il est infirme. Derechef, il offre sa démission à Pie XI, et une seconde fois elle est refusée. A l'instar de S. Alphonse de Liguori, l'évêque administrera donc depuis sa chambre, un an encore, son diocèse, aidé par Mgr Paul Nègre que la mort de l'évêque de Viviers rendait libre d'apporter son concours au diocèse de Rodez.

Mgr de Ligonnès mourut le 5 février 1925, après dix-neuf ans d'épiscopat et quarante-huit de sacerdoce. La vénération qui de bonne heure s'attachait à sa personne devint après sa mort une sorte de culte ; déjà de nombreuses grâces ont été obtenues en l'invoquant. Puisse le livre de Mgr Nègre faire mieux connaître encore cette belle vie, si bien remplie, et hâter l'heure d'une glorification méritée !

Chan. Najera, vic. gén. du diocèse de Jaen. — **Derecho docente de la Iglesia, la Familia y el Estado.** — In-8 de 560 p., 10 pesetas. — Imp. « El Noticiero », pasaje del Comercio, 7, Linarès (Espagne).

Le présent ouvrage (en espagnol) constitue un traité théorique complet sur les droits de l'Eglise, de la famille et de l'Etat en matière d'éducation. Ces droits peuvent être considérés sous de différents aspects, suivant qu'ils dérivent soit de la loi divine, naturelle ou positive, soit de la loi humaine, ecclésiastique ou civile. De là trois grandes divisions dans l'exposé : une première partie, philosophique et dogmatique, étudie la nature, le rôle et les relations mutuelles des trois sociétés qui se partagent l'éducation de la jeunesse ; la seconde, canonique, est consacrée au commentaire du livre III, titre XXII (can. 1372-1383) du Code : *De scholis*, commentaire historique et littéral approfondi ; la troisième expose, dans ses grandes lignes, la législation civile scolaire en vigueur dans les différentes nations du monde, principalement en Espagne.

Comme bien l'on pense, des erreurs surgissent à chaque détour du chemin : sous les noms fallacieux d'école neutre, d'école unique, elles tendent, somme toute, au même but : soustraire l'enfant à l'influence de la religion et de la famille, pour le livrer pieds et poings liés à l'Etat socialisant moderne, qui en fera l'instrument docile de ses visées politiques. Ces erreurs, l'auteur s'applique avec soin à les démasquer et à les réfuter par le menu : il fait appel à l'histoire pour démontrer que l'Eglise s'est toujours préoccupée de promouvoir les sciences, et que l'accusation d'obscurantisme formulée contre elle est une calomnie ; l'Evangile, les documents ecclésiastiques, en particulier la récente encyclique *Divini illius Magistri*, de Pie XI, et la saine raison lui fournissent un arsenal inépuisable d'arguments à l'aide desquels il établit que l'Etat n'a, en matière d'éducation, qu'une fonction de suppléance et de contrôle ; la religion doit toujours, à l'école, occuper une place prépondérante et compénétrer toutes les autres branches de l'enseignement. Les écrivains non-catholiques eux-mêmes, tels que les philosophes positivistes français du XIX^e siècle, lui apportent des témoignages en faveur de sa thèse. Il n'ignore pas non plus les arguments que font valoir les théories adverses, et il les rapporte sous leur forme la plus probante, mais quelques mots suffisent pour en faire justice.

L'exposé est solide ; il se poursuit au milieu d'une grande abondance de détails. Mais de cette abondance même résulte l'impression d'un certain enchevêtrement. L'ordre suivi a occasionné quelques redites : à vouloir